

La Soie
du prestige à l'intime

EXPOSITION

DU 15 MAI AU 19 DÉCEMBRE 2021

ARGENTON-SUR-CREUSE (Indre)
MUSÉE DE LA CHEMISERIE *et de l'élégance masculine*

LA VALLÉE CREUSE
Berry province

Communiqué de presse

La Soie, du prestige à l'intime

Faisant suite à l'exposition « De la fleur au tissu, le coton et la mode masculine », le Musée de la Chemiserie invite le visiteur à découvrir pour cette saison, l'univers de la soie.

Fibre millénaire, la soie est restée pendant de nombreux siècles un mystère pour les occidentaux. Apanage des princes et hauts dignitaires chinois, seuls autorisés à porter des vêtements en soie, ce n'est qu'au IV^e siècle de notre ère que les européens découvrent les secrets de l'élevage du ver à soie, autre nom donné à la chenille du papillon Bombyx Mori. Le commerce de ces soieries se répand à partir du IV^e siècle avant J.-C. mais c'est au début de notre ère que les routes terrestres puis maritimes, nommées « Route de la Soie », se développent entre l'Orient et l'Occident. Sous Louis XI, les manufactures de soie se développent à Tours puis à Lyon. Dans un même temps, les magnaneries permettant l'élevage du ver à soie, se multiplient principalement dans le sud de la France, fournissant ainsi les centres textiles en matière première.

L'exposition, conçue à partir des collections du musée, retrace l'histoire de cette fibre grâce à la présentation de tissus d'Asie centrale et orientale. Cette partie est complétée par une série de poupées japonaises des XIX^e et XX^e siècles, issues de la collection Depigny, dont les costumes en soie illustrent les différentes techniques de tissage. L'exposition met aussi à l'honneur le goût de l'aristocratie pour ces tissus façonnés et brochés, par la présentation d'habits à la française et de gilets des XVIII^e et début XIX^e siècles. Aujourd'hui, la soie, plus discrète chez l'homme élégant, est de l'ordre de l'intime et de l'accessoire.

LA SOIE, une fibre millénaire

La soie est un fil naturel d'origine animal, produite par la chenille du papillon appelé Bombyx Mori ou Bombyx du mûrier.

La légende raconte, qu'en Chine, vers 2690 avant J.-C., Si-Ling-Chi, première épouse de l'empereur Hoan-Ti, prenait le thé à l'ombre d'un mûrier lorsqu'un cocon tomba dans sa tasse. Voulant le retirer, elle en saisit un fil qui n'en finissait pas de se dérouler. C'est ainsi qu'elle découvrit le dévidage des cocons. Auparavant, on utilisait les cocons percés qui étaient alors cardés, ne permettant d'obtenir qu'un fil discontinu.

L'élevage des vers à soie, appelé sériciculture, est alors l'apanage des princes et hauts dignitaires chinois, les seuls à pouvoir porter des vêtements dans ce précieux tissu. Ainsi, grâce aux décrets impériaux qui punissaient quiconque voulait transgresser la fabrication de la soie, le secret fut jalousement gardé pendant plus de deux millénaires.

La fin du secret est due à une autre princesse chinoise qui épousa un prince du Khotan (Turkistan) en 420 avant J.-C. Ne pouvant se passer de ces tissus souples et soyeux, elle emporta avec elle des œufs de bombyx et des plants de mûrier. Elle initia les femmes de son nouveau royaume à la culture du ver à soie. Malgré une surveillance de la part des autorités, des commerçants emportèrent le secret qui gagna toute l'Asie ainsi que le Japon.

Si la fabrication était jalousement gardée en Chine, le commerce des soieries quant à lui, était autorisé, notamment avec l'Occident. Rome raffola de ces somptueux tissus dont l'origine restait entourée de mystère.

L'ÉLEVAGE DU VER A SOIE

La sériciculture est l'élevage du ver à soie qui est en fait la chenille d'un papillon, le Bombyx. Le ver sécrète un fil continu, fin, luisant et tenace, appelé soie. Ce fil lui sert à se construire un cocon, à l'intérieur duquel la chenille se chrysalide et se change en papillon.

Il existe plusieurs espèces de vers à soie, mais c'est le Bombyx du mûrier ou Bombyx Mori qui fournit le textile le plus fin et le plus régulier.

L'élevage est l'ensemble des étapes allant de la culture du mûrier jusqu'à l'obtention du cocon, à partir des œufs du papillon appelés *graines*. La plupart des élevages sont de petites dimensions, ne disposant que d'une pièce, suffisamment grande, aérée et chauffée. Au cours du XIX^e siècle, avec le développement de la demande, se développent les magnaneries constituées de grands bâtiments spécifiques à l'élevage.

Le ver à soie se nourrit uniquement de feuilles de mûrier. L'éclosion des œufs et leur élevage sont donc intimement liés à la culture de cet arbre. Le ver à soie présente une particularité biologique, la diapause, qui consiste à l'arrêt du développement de l'embryon dans l'œuf, quatre à cinq jours après la fécondation. La graine vit ainsi au ralenti à une température de 22°C, le temps nécessaire à l'apparition des premières feuilles. Pour relancer le développement de l'embryon, les graines doivent subir l'action du froid (5 à 6°C) pendant trois mois puis les œufs sont réchauffés progressivement jusqu'à 24°C. Cette période d'incubation dure environ douze jours.

Pendant longtemps, la chaleur du corps a été utilisée pour l'incubation. Les femmes portaient des petits sacs de graines sur leur poitrine ou sur leur ventre. Parfois, les graines étaient mises dans un lit, chauffé la nuit par les occupants et la journée par des bouillottes. Ces pratiques ont peu à peu disparu avec l'apparition des incubateurs.

DE L'ÉCLOSION AU COCON

L'éclosion des œufs se fait après douze jours d'incubation. La chenille est noire, couverte de poils et mesure environ 3 mm. Elle part immédiatement à la recherche de nourriture. Sa croissance est rapide et nécessite différentes mues en l'espace de 30 jours. Le ver multiplie par dix mille son poids initial et grandit jusqu'à 6 à 8 cm.

La première mue intervient vers le 4^e ou 5^e jour. La peau du ver est constituée de deux couches dont une est profonde et souple et l'autre, superficielle et rigide. Cette dernière éclate afin de favoriser la croissance du ver qui s'immobilise et ne mange plus pendant vingt-quatre heures. La seconde mue intervient vers le 11^e jour, la troisième vers le 17^e et la dernière vers le 25^e jour.

Cette période de croissance demande beaucoup d'attention de la part des éleveurs pour que les vers aient le même rythme de croissance. Les vers sont nourris 3 fois par jour de feuilles fraîches et sèches. Durant la dernière période, le ver ne fait que manger, puis vers le 30^e jour, il se met à chercher un endroit pour grimper afin de tisser son cocon. L'éleveur a soin de préparer des rameaux de bruyère secs, dépourvus de feuilles et de graines, sur lesquels le ver se fixera.

En deux ou trois jours, il « bave » 800 à 1500 mètres de fil de soie, qui plus est, continu, pour former son cocon. S'étant vidé de toute sa soie, le ver ne fait plus que 3 cm.

LA SOIERIE EN FRANCE

Au XV^e siècle, les étoffes de soie, très prisées par la Cour, sont importées principalement d'Italie. Afin de développer une production nationale, Louis XI envisage la création d'une manufacture à Lyon. Devant le refus des Consuls lyonnais, le monarque décide de créer la première manufacture royale à Tours, en 1470, et fait appel à des artisans italiens.

En 1536, François I^{er} accorde à quelques tisseurs lyonnais, les mêmes privilèges que ceux accordés à Tours. Les premières véritables fabriques voient le jour, d'autant que les nombreuses magnaneries installées en Provence fournissent la matière première. Sous Colbert, Lyon devient une véritable ville de création en matière de tissus de soie. Les plus beaux velours, failles ou satins sont transformés en habits ou gilets par le tailleur, pour une cour à la recherche des dernières tendances en matière de mode.

L'invention du métier à tisser mécanique par Joseph Jacquard au début du XIX^e siècle permet l'industrialisation de la soierie. De grands ateliers de tissage voient alors le jour à Lyon et dans sa région, mais aussi dans la cité tourangelle. Si la mécanique Jacquard ne permet au début que le tissage de pièces simples, les améliorations apportées au fil du siècle rendent possible la fabrication de damas, brocarts ou autres motifs complexes. Sous Napoléon 1^{er}, les commandes impériales donnent un nouveau souffle à la soierie qui connaît des périodes fluctuantes.

Après la Première Guerre mondiale, la soierie lyonnaise, sous l'impulsion de la Haute couture, connaît un nouvel âge d'or. Le tissu d'ameublement reste néanmoins l'apanage de quelques grandes maisons lyonnaises et tourangelles.

LA ROUTE DE LA SOIE

A la fin du XIX^e siècle, le géographe allemand Ferdinand Von Richthofen, donne le nom de « Route de la soie » au réseau de communication qui relie la Chine et l'Occident, destiné aux échanges commerciaux entre l'Extrême-Orient et l'Europe.

Au I^{er} siècle avant J.-C., les Romains découvrent la soie grâce aux Parthes, qui assurent le commerce caravanier depuis l'Asie Centrale. Cette nouvelle étoffe, empreinte de mystères, séduit Rome et devient un produit de luxe au même titre que la pourpre. Le commerce de la soie, mais aussi des épices, du papier et de la porcelaine, se développe par voie terrestre puis maritime à compter du II^e siècle, se substituant aux routes caravanières.

Cette route maritime, monopolisée par les Arabes jusqu'au IX^e siècle, connaît de nouveau la concurrence des routes terrestres suite à l'unification des peuples d'Asie sous la domination des Mongols. Au commerce, réalisé par les marchands qui empruntent ce tracé à travers les steppes, se joignent les missions religieuses.

A partir du XV^e siècle, cette route est progressivement abandonnée. L'instabilité des guerres turco-byzantines, puis la chute de Constantinople poussent en effet les Occidentaux à chercher une nouvelle route maritime vers les Indes à travers l'Atlantique. Grâce aux nouvelles innovations techniques, le siècle suivant sera marqué par les *Grandes découvertes* et l'ouverture de nouvelles voies vers la Chine par les Portugais.

En 2013, le gouvernement chinois dévoile son projet pour une nouvelle Route de la soie, qui consiste en un ensemble de liaisons maritimes et de voies ferroviaires entre la Chine et l'Europe, passant par le Kazakhstan, la Russie, la Biélorussie, la Pologne, l'Allemagne et la France.

L'ÉLÉGANCE A LA FRANÇAISE

L'habillement masculin évolue peu de la fin du XVII^e siècle au I^{er} Empire. L'habit à la française se compose de trois pièces, le justaucorps qui prend, sous Louis XVI, le nom d'habit, la veste qui, lorsqu'elle perd ses manches devient le gilet, et la culotte.

Depuis l'introduction de la soie en Europe, ces tissus aux riches décors restent l'apanage des puissants, tant pour la décoration intérieure que pour l'habillement. Sous le règne de Louis XV, les habits richement brodés laissent place aux velours ciselés, droguets... Le tissu devient le seul ornement de l'habit ou du gilet.

Avec Louis XVI, l'habit s'orne de broderies sur les pans du devant, les pattes de poches, les plis des basques et les parements de manches. Le gilet, porte souvent un décor à disposition, taillé dans un tissu différent de celui de l'habit et de la culotte. Sa forme se fait moins ample et s'évase légèrement au-dessous de la taille où s'interrompt le boutonnage.

Sous l'influence de la mode anglaise, le costume masculin se simplifie à la fin du XVIII^e siècle. L'habit, dérivé de la redingote, est désormais uni ou à fines rayures. La soie laisse la place au coton ou au drap de laine. Le gilet est désormais droit et court avec un col montant.

Le costume de cour du I^{er} Empire va de nouveau mettre à l'honneur l'habit à la française porté sous l'Ancien Régime. Ces costumes d'apparat se doivent d'être réalisés dans de somptueux velours de soie, brodés d'un motif floral assorti.

CRAVATES et autres accessoires

La cravate en soie est pour l'homme, ce que le carré de soie est pour la femme.

Elle se caractérise par la qualité et la beauté de son tissu, apportant rigidité et souplesse. La soie, par sa finesse, sa brillance et son élasticité, répond parfaitement à ces caractéristiques qui en font la matière textile la plus utilisée par les fabricants. Les motifs peuvent être imprimés sur soie naturelle ou réalisés lors du tissage, par l'entrelacs de fils différents.

Aujourd'hui, le montage d'une cravate est constitué de trois parties : le tissu visible, le molleton et la doublure, tous coupés dans la diagonale. C'est en 1924, à New York, que le fabricant Langdorf eut l'idée de ce mode de fabrication qui permet à la cravate de ne pas se déformer.

Le molleton est placé avec précision sur le tissu de cravate qui vient l'envelopper complètement. La doublure couvre les extrémités de la cravate où le molleton est encore visible. L'ensemble est cousu main. Une autre technique, la cravate à sept plis, consiste à utiliser un carré dont les plis permettront d'obtenir la forme et l'épaisseur de celle-ci.

Le soir, la cravate laisse la place au nœud papillon en soie noire, à nouer, porté avec le smoking. L'homme élégant l'associe avec la ceinture de smoking, réalisée dans le même tissu. Elle permet une douce transition entre la taille du pantalon et la chemise, tout en cachant les plis disgracieux.

LA SOIE ET L'INTIME

Bien que le coton soit de plus en plus présent dans les garde-robes au cours du XVIII^e siècle, la soie reste la matière favorite pour la confection des pièces de la tenue masculine de l'aristocratie. Habits, gilets et culottes en soie se démarquent ainsi de ceux des autres classes sociales.

Dans l'intimité de la maison, la soie laisse un temps la place aux indiennes, toiles de coton imprimées, principalement pour les robes d'intérieur. Mais les riches décors tissés et la mode inspirés de l'Orient au XIX^e siècle renouvellent l'intérêt pour les soieries. Cela est d'autant plus marquant qu'avec l'émancipation de la haute bourgeoisie, l'univers familial, à l'image de la maison, devient le centre du cocon. L'homme n'hésite pas à recevoir en tenue d'intérieur après sa journée de travail, dans son bureau ou son fumoir.

Ces classes aisées s'habillent chez les chemisiers qui réalisent, sur-mesure, chemises, pyjamas ou robes de chambre. La garde-robe de l'homme élégant de la Belle Epoque est composée de plusieurs pyjamas et peignoirs assortis, en soie, qu'il porte lors de ses villégiatures dans les plus beaux hôtels des côtes normandes ou de la Riviera.

Aujourd'hui, les chemisiers sur-mesure, telle la Maison Charvet, place Vendôme, continuent de proposer à leurs clients des pyjamas et peignoirs coupés dans des tissus de grande qualité, pour une tenue impeccable, la nuit comme le jour.

Fiche technique

Conception

Commissaire de l'exposition

Nathalie GAILLARD

Attachée de conservation du Patrimoine,

Directrice des musées de la CC Eguzon Argenton Vallée de la Creuse

Le lieu

Le Musée de la Chemiserie et de l'Élégance masculine d'Argenton-sur-Creuse, ouvert en 1993, est installé dans une ancienne chemiserie. Au 1^{er} étage, telles des devantures de boutiques, on y découvre à travers l'histoire de la chemise, celle de l'hygiène, des grands magasins et du prêt-à-porter, les chemises du monde et celles des créateurs d'aujourd'hui... Au 2^{ème} étage, dans l'atelier de fabrication de chemises, on y découvre le travail et la vie des « chemisières » qui ont fait la renommée d'Argenton.

Avec le soutien

Communauté de Communes Eguzon Argenton Vallée de la Creuse

Association des Amis du Musée de la Chemiserie

Renseignements pratiques

Lieu

Musée de la Chemiserie et de l'Élégance masculine

Rue Charles Brillaud

36200 Argenton-sur-Creuse

Tél : 02-54-24-34-69

Email : contact@museedelachemiserie.fr

Site : <http://www.museedelachemiserie.fr>

Site des musées de la Région Centre : <http://www.musees.regioncentre.fr>

Ouverture au public

Du 15 février au 30 juin et du 1^{er} septembre au 23 décembre 2020 :
tous les jours de 9h30 à 12h00 et de 14h00 à 18h00, sauf le lundi.

Du 1^{er} juillet au 31 août : tous les jours de 10h00 à 12h30 et de 14h00 à 18h30,
sauf le lundi.

Accès

A20 (2h30 de Paris)

SNCF : Paris-Limoges,
arrêt Châteauroux ou
Argenton-sur-Creuse



Contact presse

Stéphanie GAILLOCHON

Nathalie GAILLARD

Documents photographiques disponibles sur demande

Le Musée de la Chemiserie et de l'élégance masculine



Ouvert depuis le 20 juillet 1993, le Musée de la Chemiserie, situé dans le premier atelier de lingerie mécanique ouvert en 1860 par Charles Brillaud, vous invite à découvrir le travail et la vie des « chemisières » qui ont fait la renommée d'Argenton. Entrez dans l'atelier de fabrication de chemises et laissez-vous conter l'histoire de ces ateliers, les différentes étapes de fabrication d'une chemise mais aussi les fêtes et les voyages d'entreprises.

Au 1er étage, telles des devantures de boutiques, découvrez à travers l'histoire de la chemise, celle de l'hygiène, des grands magasins et du prêt-à-porter, les chemises du monde et celles des créateurs d'aujourd'hui...



Du jardin textile, situé dans le patio du musée, admirez Argenton et ses bords de Creuse, et découvrez un ensemble de plantes sauvages ou cultivées utilisées pour la teinture, la fabrication du fil, l'entretien du linge... Le tracé du jardin reprend le modèle d'un patron de devant de chemise divisé en plusieurs motifs rectangulaires.